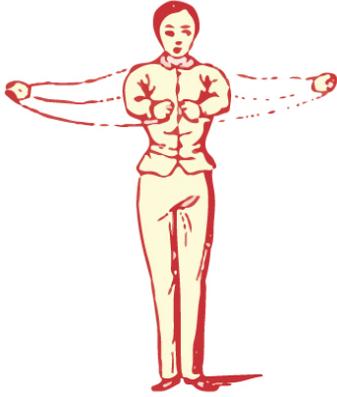


## La « prétendue frigidité »

Jean-Pierre Deffieux



Le terme de frigidité fait communément référence à l'absence de plaisir et/ou d'orgasme pour une femme, lors des relations sexuelles. On n'emploie pas ce terme côté homme, l'homme n'est pas frigide, il est impuissant ou éjaculateur précoce. Cette distinction a toute sa valeur : du côté de la femme, l'accent est mis sur l'absence d'éprouvé, de ressenti ; du côté de l'homme, l'accent est mis sur l'organe et sa puissance.

La frigidité a été une mode, Lacan le dit ainsi dans le Séminaire *Encore* : « La prétendue frigidité »<sup>1</sup> est une mode que l'on peut lier au combat des années trente, « la querelle du phallus ». Aujourd'hui beaucoup moins à la mode, la frigidité n'est que peu évoquée sur les divans et dans la vie en général. La théorie analytique ne s'interroge plus sur cette absence ou cette privation de jouissance.

Dans les années 1930, la position frigide était entendue en terme d'attitude revendicatrice, de réponse à l'enfermement du développement de la sexualité féminine avec le *Penisneid*, à la condamnation au *n'avoir pas*. La reconnaissance d'une libido féminine et d'un organe féminin était un enjeu majeur dans les milieux analytiques et intellectuels. Cette querelle a été, du moins en partie, la conséquence des apports de Freud sur le développement de l'Œdipe de la petite fille.

### ***La querelle du phallus***

Freud a toujours maintenu le primat du phallus pour les deux sexes et une seule libido, phallique. Le stade phallique de la petite fille correspond à la reconnaissance du clitoris comme « petit pénis », le vagin restant longtemps méconnu par la fille comme par le garçon en tant qu'organe sexuel. Freud a buté sur cette théorie œdipienne du *Penisneid* mais ne l'a jamais abandonnée.

Il aborde la question de la frigidité pour la première fois dans son article de 1918, « Le tabou de la virginité »<sup>2</sup>. Il s'agit du tabou que représente pour un homme la virginité d'une femme. Freud indique que, pour une femme, le premier homme est toujours un substitut du père. La fixation au père étant plus ou moins intense, la femme rejette l'homme-substitut. La frigidité est alors considérée par Freud comme une inhibition névrotique devant l'homme substitut du père. Freud introduit ensuite *l'envie féminine du pénis* et la *protestation virile* comme cause de frigidité.

Freud constate au travers de sa pratique, que les dames de son époque ont une pente inconsciente à vouloir se venger de leur défloration. La deuxième notation assez connue est

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller Paris, Seuil, 1975, p. 69.

<sup>2</sup> Freud S., « Le tabou de la virginité », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2010.

qu'il faut souvent un deuxième mariage pour que la femme cède sur sa frigidité et sur sa volonté de vengeance, et abandonne enfin « le premier homme » : « La réaction archaïque s'est en quelque sorte épuisée sur le premier objet. »<sup>3</sup>

Parcourons maintenant l'article de Freud de 1925 : « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes. »<sup>4</sup> Le titre est déjà éclairant, la différence anatomique est première, la nature d'abord. Freud est clair : les deux sexes passent par la phase phallique. La petite fille « remarque le grand pénis remarquablement visible d'un frère ou d'un compagnon de jeu et le reconnaît immédiatement comme l'équivalent supérieur de son propre petit organe dissimulé ; dès lors elle se laisse prendre par l'envie du pénis »<sup>5</sup> C'est de là que prend naissance le « complexe de masculinité de la femme », difficilement dépassable, si l'on suit Freud : « S'installe chez la femme un sentiment d'infériorité. »<sup>6</sup>

Pour accéder au féminin, il faudrait d'abord renoncer à la jouissance masculine du clitoris. La féminité s'acquiert par renoncement : « On pouvait évoquer la possibilité que la masturbation du clitoris était une activité masculine et que l'épanouissement de la féminité aurait pour condition l'élimination de la sexualité clitoridienne. »<sup>7</sup>

Dans son article de 1933 qui a pour titre « La féminité », Freud fait référence à la querelle du phallus : « Le débat sur ce point a vu un attrait particulier dans la différence des sexes, car chaque fois qu'une comparaison semblait être faite au détriment de leur sexe, nos dames pouvaient exprimer le soupçon que nous, les analystes masculins, n'avions pas dépassé certains préjugés profondément enracinés contre la féminité. »<sup>8</sup> On se doit en effet de le penser.

Freud redore alors un instant le blason des dames : la petite fille est en général moins agressive que le garçon, plus docile. Il est plus facile de l'éduquer, elle est plus intelligente et plus vive : « Il est avéré en tout cas que l'on ne peut pas dire que la petite fille soit en retard sur le plan intellectuel »<sup>9</sup>. Puis il revient sur les phases du développement libidinal de la petite fille : « Avec l'entrée dans la phase phallique les différences entre les sexes passent totalement à l'arrière plan derrière les concordances. Nous sommes à présent obligés de reconnaître que la petite fille est un petit homme. »<sup>10</sup> Et il ajoute : « L'expression "libido féminine" manque quand même de toute justification. »<sup>11</sup>

Le garçon à cette phase se masturbe avec son pénis, « la petite fille fait la même chose avec son clitoris, plus petit encore ». Il poursuit : « Le vagin féminin proprement dit n'a encore été

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>4</sup> Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La féminité*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2016.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>8</sup> Freud S., « La féminité », *La féminité, ibid.*, p. 150.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.152.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.153.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 176.

découvert ni par un sexe, ni par l'autre... » Plus loin, « avec le tournant de la féminité, le clitoris doit céder au vagin. »<sup>12</sup>

On trouve là l'origine de la polémique à propos de l'orgasme vaginal. Être femme pour Freud, c'est passer du plaisir clitoridien au plaisir vaginal, ce qui est loin d'être garanti. « Une telle poussée d'évolution, qui écarte du chemin l'activité phallique, prépare le terrain de la féminité »<sup>13</sup>. Il y a pour Freud l'idée d'une féminité à arracher au masculin. Le développement freudien de la petite fille va du masculin au féminin, du clitoris au vagin ; autant de raisons pour les femmes des années trente d'être entrées dans la lutte.

L'article est ensuite émaillé de traits psychologiques féminins qui ne sont pas toujours en faveur des femmes. Tout d'abord le masochisme : « Le masochisme est donc, comme on le dit, authentiquement féminin. »<sup>14</sup> Lacan répondra sur ce point dans son texte de 1958 : « Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ? »<sup>15</sup>

Freud signale aussi que la jalousie et l'envie sont, comme conséquences de l'envie du pénis plus importantes chez les femmes. La femme est plus narcissique, en particulier « comme dédommagement tardif de l'infériorité sexuelle originelle. » Elle est plus pudique, pour dissimuler « le défaut de la partie génitale ».<sup>16</sup>

Enfin, pour Freud, les femmes ont apporté peu de choses aux découvertes de la science et aux inventions de l'art et de la culture. En outre, elle aurait un faible sens de la justice et un intérêt social des plus faibles.

Un dernier point dont on mesure la désuétude : la cure analytique d'une femme à partir de trente ans serait quasiment impossible du fait de sa rigidité et de son immuabilité psychique.

### ***Frigidité***

En parcourant ce texte, on trouve un paragraphe sur la frigidité. Freud commence par dire que ainsi : « l'agressivité de l'homme nécessaire à la mise en œuvre du but biologique [la reproduction] a été rendue à peu près indépendante du consentement de la femme. » Par qui ? a-t-on envie de demander. Il enchaîne : « La frigidité sexuelle de la femme, dont la fréquence semble confirmer cette rétrogradation. » Ainsi associe-t-il la frigidité à la non-prise en compte du consentement de la femme par l'homme dans le sexuel. Il fait de la frigidité de la femme une défense contre cette attitude de l'homme. Mais aussitôt il atténue cette pointe en soulignant notre compréhension insatisfaisante de ce phénomène : « Parfois psychogène, parfois constitutionnelle, parfois anatomique ».<sup>17</sup>

La question de la frigidité est donc finalement maintenue par Freud dans un flou théorique.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>15</sup> Lacan J., « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 731.

<sup>16</sup> Freud S., *La féminité*, *op. cit.*, p. 177.

<sup>17</sup> Cf. *ibid.*, p. 176-177.

## *Le préœdipien*

Cependant dans ce texte, un point de vue nouveau concernant la féminité est à souligner. Il s'agit de l'importance du lien préœdipien à la mère pour la petite fille, un lien d'avant la phase phallique qui préfigure ce que Lacan dévoilera par l'abord de l'au-delà du phallus dans la position féminine. Freud remarque, sans en tirer toutes les conséquences, que la féminité tire ses racines du lien de jouissance à la mère et n'est pas seulement la conséquence d'un abandon difficile de la phase phallique : « Nous acquérons la conviction que l'on ne peut pas comprendre la femme si l'on ne tient pas compte de cette phase du lien préœdipien à la mère. »<sup>18</sup>

Dans son « Intervention sur le transfert », en 1951, Lacan interprétant le cas Dora de Freud, revient sur l'image la plus lointaine des souvenirs de la jeune femme : elle suçote son pouce gauche, cependant que de la main droite elle tiraille l'oreille de son frère plus âgé qu'elle d'un an et demi. Nous découvrons alors cette phrase de Lacan, très avant-gardiste pour les années cinquante : « La femme, c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral et où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale. »<sup>19</sup> C'est à ce *primitif désir oral* que Lacan lie, dans ce texte, l'origine de la féminité, et non au *Penisneid*. En 1933, Freud s'arrête sur ce point sans parvenir à en tirer toutes les conséquences.

Dès le début du texte de 1958, Lacan s'étonne de la pause dans cette querelle depuis les années trente : Pourquoi ce débat sur la phase phallique chez les femmes – qui a duré au moins huit ans – s'est-il ensuite amenuisé, « dans une tacite indivision au bon vouloir des interprétations de chacun »<sup>20</sup> ?

Le pas de Lacan, dans ce texte sur la question de la sexualité féminine est considérable : pour lui, de façon plus au moins transitoire, la frigidity concerne presque chaque sujet féminin. Est-ce une volonté de banalisation ? Selon lui, la frigidity « suppose toute la structure inconsciente qui détermine la névrose, même si elle apparaît hors de la trame des symptômes »<sup>21</sup>. Donc, pour Lacan la frigidity a une cause inconsciente sans avoir la structure métaphorique du symptôme ni sa singularité. C'est plutôt une défense générique qu'un symptôme particulier. Il ajoute que la frigidity ne peut aucunement se traiter par la voie somatique, médicale, chirurgicale ou par d'autres méthodes inventées.

Rappelons la biographie de la princesse Marie Bonaparte qui avait des théories très intéressantes sur cette question, considérant que la frigidity était liée à la distance trop grande entre le vagin et le clitoris. C'est pourquoi elle s'est fait opérer plusieurs fois pour déplacer le clitoris, ce qui n'a pas déplacé sa frigidity.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>19</sup> Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Écrits, op. cit.*, p. 221.

<sup>20</sup> Lacan J., « Pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits, ibid.*, p. 727.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 731.

Enfin Lacan prend le parti de dire que le meilleur des partenaires ne peut à lui seul délivrer sa compagne de cette situation, le savoir-faire de l'homme ne suffit pas à rendre une femme moins frigide. Une position « trop » phallique peut cependant renforcer cette position.

### ***Phallus imaginaire et castration***

Lacan indique que le transfert peut déplacer, mobiliser et quelques fois résoudre la frigidité, à la condition que la psychanalyse mette en jeu la castration symbolique et non le phallus imaginaire. La mise en jeu de la castration symbolique n'était pas (et n'est toujours pas) la boussole de toutes les écoles de psychanalyse, la frustration et la privation imaginaire ayant pris le pas sur la castration.

Parler de castration symbolique déplace la question de la féminité et du phallus. La question n'est plus celle des conséquences de posséder ou pas l'organe, de l'avoir ou pas. Cela porte atteinte à l'idée de supériorité que l'homme retirait de cette possession de l'organe. La castration symbolique, c'est la castration inscrite dans la structure de langage, que l'on soit homme ou femme. C'est le manque inhérent à l'Autre du langage. Que la possession de l'organe phallique puisse avoir une incidence sur la façon dont le sujet se rapporte à la castration, c'est certain, mais secondaire. La castration est transgenre indépendamment de l'organe.

« La castration ne saurait être déduite du seul développement », écrit Lacan et il ajoute cette phrase décisive : « L'altérité du sexe se dénature de cette aliénation. »<sup>22</sup> La différence des sexes n'est ni naturelle ni anatomique. Elle se déduit de la façon dont le sujet s'aliène à l'Autre du langage ou plus exactement au manque inhérent à l'Autre du langage. C'est déjà préfigurer les formules de la sexuation de 1970. Il faudra y ajouter par la suite la place de la jouissance.

À partir du moment où Lacan écrit que la différence des sexes n'est pas naturelle, la question du *Penisneid* se réduit à une façon névrotique d'envisager la féminité.

### ***L'Homme-relais***

Lacan avance alors une phrase essentielle à situer la position féminine, mais difficile à saisir : « L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui. » L'Homme-relais est une nouvelle façon de cerner le rôle du partenaire à l'égard de la féminité, non plus seulement dans l'exercice viril de sa puissance phallique, mais comme intermédiaire, passeur pour l'accomplissement de la féminité : *Autre pour elle-même*, notons que le *grand Autre*, à ce moment de l'enseignement de Lacan, se réfère à l'Autre symbolique, à l'Autre de l'aliénation signifiante. Or, dans cette phrase, il ne s'agit pas de l'Autre du langage. Nous en avons l'indice deux paragraphes plus loin quand Lacan écrit : « Dans la dialectique phallogcentrique, elle représente l'Autre absolu. »<sup>23</sup>

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 732.

<sup>23</sup> *Ibid.*

Dans la dialectique signifiante du sujet avec le phallus, la femme est en position d'Autre absolu, c'est à dire réel, réel qui donne un statut hors signifiant, hors phallique.

Le relais phallique que l'homme lui offre permet à la femme de trouver sa dimension féminine en étant Autre pour elle-même, c'est-à-dire en s'extrayant de cette dépendance phallique. La femme se reconnaît symboliquement dans le signifiant phallique, mais elle va au-delà, il faut l'entendre comme hors symbolique, hors sens, étrangère à elle-même : aucun signifiant ne vient la définir. Autre pour elle-même dissout l'idée d'une consistance, soit d'une essence féminine. C'est ce que Lacan définira par la suite comme jouissance féminine aléatoire, imprévisible, insituable, mais aussi infinie dans son éprouvé.

### ***Rencontre de la castration et au-delà***

Revenons à la frigidity, dans ce texte c'est le dévoilement de la castration de l'Autre dans le transfert qui peut modifier cette défense. L'accession à la castration de l'Autre sous transfert fait chuter l'identification imaginaire à l'avoir phallique qui cause la frigidity. Cette défense peut alors tomber devant l'assomption de la castration de l'Autre, manque structural symbolique. Cela veut dire que la femme peut accéder sous transfert au constat et à l'acceptation symbolique qu'elle n'est pas plus manquante que l'homme : réalisant une égalité des genres devant le manque.

Il n'y a pas de virilité sans castration, il n'y a pas de virilité que « la castration ne consacre »<sup>24</sup> écrit Lacan. Consacrer, c'est rendre sacré en remettant quelque chose à un Dieu. C'est très fort. Lacan écrit que la femme appelle de son adoration cette castration au travers de la figure de l'homme mort et de l'amant châtré. Ce sont des choix fréquents dans la clinique de l'hystérie où le sujet s'emploie à mettre en exergue la vérité de la virilité de l'homme qui est sa castration, cela se cache derrière le paraître viril qu'elle dénonce par ses choix amoureux.

Cette phrase prépare la suivante, belle mais difficile à saisir :

« Dès lors c'est de cet incube idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis. »<sup>25</sup>

L'incube c'est la figure mythique du démon mâle qui prend corps pour abuser sexuellement d'une femme endormie. Mais l'incube idéal, pour une femme, c'est l'homme castré, le démon mâle certes, mais dont la vérité est qu'il est mort ou castré. À cet incube idéal est associée dans cette phrase *la réceptivité d'étreinte*. La réceptivité d'étreinte n'est pas du côté du sexuel, mais du côté de la parole d'amour ; c'est ce qui fait lien d'amour entre deux êtres, et qui fait qu'ils s'étreignent. L'incube idéal, c'est l'homme de l'amour, non celui du désir ou de du jouir.

Lacan met en avant la problématique du passage pour une femme de l'étreinte amoureuse au corps-à-corps de la jouissance, ce qu'il appelle *la sensibilité de gaine sur le pénis*. La femme a une adoration pour l'incube idéal, ne limitons pas cela à l'hystérique, et considérons plutôt

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 733.

<sup>25</sup> *Ibid.*

qu'il s'agit là d'une condition féminine de l'amour, c'est cette adoration qui donne naissance au lien amoureux. Lacan souligne par cette phrase le *report problématique* entre l'amour et la jouissance sexuelle pour une femme.

Remarquons au passage que la sensibilité de gaine fait un sort au fait de devoir trancher entre jouissance clitoridienne et jouissance vaginale.

La frigidité se situe dans l'absence de sensibilité de gaine sur le pénis. On peut même considérer la frigidité comme une façon de résister à l'amour, de refuser de céder sur l'étreinte pour se reporter sur la sensibilité de gaine.

Lacan précise que cette sensibilité de gaine ne sera pas éprouvée si la femme reste imaginativement identifiée à l'étalon phallique, si elle est dans un rapport d'avoir ou pas le phallus en tant qu'objet du désir.

Il continue son investigation stupéfiante et revient sur ce que la position féminine a de spécifique, dans cette petite phrase qui interroge.

« Dans la position d'ou bien-ou bien où le sujet se trouve pris entre une pure absence et une pure sensibilité, il n'est pas à s'étonner que le narcissisme du désir se raccroche immédiatement au narcissisme de l'ego qui est son prototype. »<sup>26</sup>

Je laisse de côté la distinction entre narcissisme du désir et narcissisme de l'ego qui nous éloignerait de notre sujet. La *pure absence*, c'est une autre façon de dire que la femme devient Autre pour elle-même, alors que la *pure sensibilité*, évoque la sensation de gaine sur le pénis, la jouissance phallique. Ce va-et-vient entre les deux peut nous aider à comprendre autrement la frigidité. Lacan y reviendra dans le Séminaire *Encore*.

Quinze ans plus tard, Lacan revient avec une énergie de nécessité sur la question de la jouissance féminine.

### ***Choix et sexuation***

Développées dès le Séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, deux ans avant le Séminaire *Encore*, et reprises dans ce dernier, les formules logiques de la sexuation reconnaissent au sujet humain le choix de l'identité sexuée et du genre. C'est la fin de la détermination anatomique et biologique du sexe. Ainsi peut-on lire : « Lorsqu'un être parlant quelconque se range sous la bannière des femmes. »<sup>27</sup> Cette seule phrase fait bouger tout ce que l'histoire du monde a infligé à la féminité. Du côté homme, dit-il, on se range par choix et il ajoute : « libre aux femmes de s'y ranger si ça leur fait plaisir »<sup>28</sup>.

Il reprend ce qu'il a déjà dit en 1968 : l'homme est empêtré dans sa fonction phallique et il ne peut rencontrer une femme sexuellement qu'à consentir à la castration, donc à cesser de s'accrocher à sa puissance phallique imaginaire.

---

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> Lacan J., *Encore, op. cit.*, p. 68.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 67.

Du côté femme, Lacan détecte une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique propre à l'homme. C'est la reprise de *la femme Autre pour elle-même*, la rencontre d'une jouissance qui la fait étrangère à elle-même. Ce n'est pas qu'elle n'est pas dans la fonction phallique : « Il y a une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve – ça, elle le sait. Elle le sait, bien sûr, quand ça arrive. Ça ne leur arrive pas à toutes. »<sup>29</sup>

On ne peut qu'être saisi par l'énoncé de Lacan : de ce fait, « c'est quand même elles qui possèdent les hommes »<sup>30</sup>. Nous avons repéré cela dans l'histoire mais nous n'en connaissions pas les causes. Dans ce Séminaire affleure une réponse : les femmes possèdent les hommes grâce à cette jouissance supplémentaire pour laquelle l'homme *sert de relais*.

Jacques-Alain Miller dans son cours de 2011 indique que la jouissance féminine, c'est la jouissance comme telle. Jusque-là le régime de la jouissance avait été pensé à partir du mâle. Ici la jouissance comme telle, c'est la jouissance non œdipienne, la jouissance réduite à l'événement de corps, une jouissance dans laquelle le phallus n'est pas convoqué. C'est bien parce que la jouissance, c'est la jouissance féminine (J.-A. Miller), que les femmes possèdent les hommes. De tout temps les hommes ont exercé leur domination phallocrate pour recouvrir cette vérité : la possession n'est pas de leur côté.

Lacan revient sur la question de la frigidité dans ce Séminaire.

« Je ne voudrais pas en venir à traiter de la prétendue frigidité, mais il faut faire la part de la mode concernant les rapports entre les hommes et les femmes ». Retenons la *prétendue* frigidité et la *mode*, le fait sociologique. Il ne donne plus consistance à cette notion de frigidité. Et il ajoute un paragraphe plus loin : « Si simplement elle l'éprouvait et n'en savait rien, ça permettrait de jeter beaucoup de doutes sur la prétendue frigidité ».<sup>31</sup>

C'est là qu'on retrouve ce que Lacan éclaire dès 1958 concernant la sexualité féminine : *Entre pure absence et pure sensibilité*, la pure absence a faussement été prise pour de la frigidité, ce qui est certainement loin d'être toujours le cas.

### ***Des frigidités***

Il y aurait donc à distinguer deux modes de frigidité, le premier, désormais plutôt désuet, est à concevoir comme une défense contre la jouissance œdipienne phallique, contre la domination du mâle. C'était une frigidité dont les femmes se plaignaient et dont elles revendiquaient la guérison. Il y avait alors une affinité entre l'attitude frigide et la névrose hystérique. On peut se faire une idée de cette affinité à partir de ce que Lacan indique dans le Séminaire *L'Envers* quand il définit le discours de l'hystérique par la jouissance de la privation. L'hystérique jouit d'être privée de la jouissance phallique. La frigidité peut prendre cette figure. Dans « L'érotique du temps » J.-A. Miller disait : « Obtenir la continuité temporelle du désir par la

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 69 & 70.

suspension de la jouissance. On pourrait dire que c'est l'essence temporelle de l'hystérique. Ça se reporte éventuellement sur le sujet et ça donne le phénomène de la frigidité. »<sup>32</sup>

Actuellement, si la frigidité apparaît moins présente, il en est de même pour l'hystérie qui ne se présente plus du tout de la même façon.

J.-A. Miller a ajouté alors que la privation de la jouissance phallique est beaucoup moins nécessaire à la femme aujourd'hui. Elle n'y est plus assujettie, elle peut s'en passer et « trouver sa jouissance ailleurs ».

Il y a un second mode de ce qu'on croyait être la frigidité, une *pseudo frigidité* qui est de l'ordre de ce que Lacan nomme la *pure absence*. C'est un éprouvé reconnu ni par elle ni par l'Autre et dont elle ne se plaint pas. Une jouissance au-delà du phallus prise pour de la frigidité, car non sue, non symbolisée.

Dans le Séminaire XX, Lacan propose en plaisantant de sortir un livre dans la collection Galilée qui s'appellerait *Au-delà du phallus*. Il ajoute : « Ce serait mignon, ça. Et ça donnerait une autre consistance au MLF. »<sup>33</sup>

« Trouver sa jouissance ailleurs », disait J.-A. Miller, entendons, hors de la rencontre sexuelle.

C'est ainsi que l'on saisit mieux les raisons de la fin de ce chapitre : après avoir défini cette jouissance féminine, cette jouissance à elle, qu'elle éprouve, dont elle ne sait rien et qui permet de mieux comprendre les raisons de la frigidité, sans transition et sans faire de lien explicite. Lacan aborde la jouissance extatique et mystique, dans la littérature et chez les mystiques eux-mêmes : Hadewijche d'Anvers, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse. Ces mystiques éprouvent une jouissance dont ils ne savent rien, une jouissance qui n'est pas du tout du côté de la fonction phallique, une jouissance Autre sans en passer par le corps-à-corps sexuel.

J.-A. Miller dit que c'est par la jouissance féminine que Lacan « s'est arraché à lui-même. »<sup>34</sup> La jouissance féminine devient dans son « Tout Dernier Enseignement » (TDE) la jouissance comme telle. Il n'y a plus de comparaison entre jouissance masculine et féminine. La jouissance n'est plus repérée à partir du mâle. La jouissance liée au phallus, les jouissances du *plus-de-jouir*, qui sont des petites jouissances, des *Ersatz*. La jouissance féminine est la jouissance réelle, non œdipienne, réduite à l'événement de corps.

Le temps de la frigidité correspondait au temps défini par Lacan à la fin de « Subversion du sujet... », celui de la jouissance œdipienne, temps auquel la jouissance devait d'abord être interdite (par le Nom-du-Père) pour pouvoir être permise, une jouissance régie par l'exigence phallique, et à laquelle les femmes dans leur rapport à l'homme devaient se soumettre.

---

<sup>32</sup> Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *La Cause freudienne*, n° 56, 2004, p. 73.

<sup>33</sup> Lacan J., *Encore, op. cit.*, p. 69.

<sup>34</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-Tout-Seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 2 mars 2011, inédit.

Ce temps est dépassé. La féminisation de l'homme est à l'œuvre. C'est un gain qui ne va pas sans perte.

Dans son cours « L'Un-Tout-Seul », J.-A. Miller fait un lien entre la féminité et la position du psychanalyste. Lacan a pensé qu'il était possible en analyse de destituer le sujet de son fantasme phallique, côté femmes pour aller au-delà du *Penisneid*, côté homme pour qu'il dise oui à la féminité. J.-A. Miller précise : « Le meilleur exemple aux yeux de Lacan, c'est le psychanalyste lui-même. C'est pour ça que la position analytique, c'est la position féminine – au moins, elle est analogue à la position féminine. Ça veut dire qu'on ne peut pas être analyste en étant institué par le fantasme phallique »<sup>35</sup>.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, cours du 9 février 2011, inédit.